

LE MYSTÈRE DES RELIQUES

1. LE SANG DU MONT-SAINT-MICHEL



MICHEL BARBESOLLE

Michel Barbesolle

Le Mystère des reliques,
tome 1

Le Sang du Mont-Saint-Michel

© Michel Barbesolle, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6172-9

Couverture : Tatiana Barbesolle

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« La foi et l'amour sont un couple inséparable qui s'oppose à la raison ».
(Citation de l'auteur)

CHAPITRE 1

Cela faisait à peine trois semaines qu'Arnaud avait rendu son froc à l'abbaye du Mont Saint-Michel, emportant avec lui la marque douloureuse de son infamie. Il avait gravement péché et décidé de partir en pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle pour se repentir. Par un concours de circonstances exceptionnel, il avait retrouvé, après vingt ans de séparation, la femme qu'il n'avait connue qu'un jour, mais qui allait envahir son âme pour l'éternité. Se sentant poursuivi pour son crime, il avait hâte de quitter la Normandie en compagnie de sa bien-aimée qui voulait l'accompagner sur son chemin de repentance.

La première question d'ordre pratique qui vint à l'esprit d'Arnaud concernait l'accoutrement qu'il devrait adopter pour entreprendre le long périple qui l'attendait. Quand on vit au sein d'un monastère, l'habit est le moindre des soucis du moine. On ne choisit pas sa tenue et on se contente de l'uniforme imposé par les règles et les us et coutumes des religieux. Mais quand on est défroqué c'est une autre affaire. Une femme pouvait certainement mieux répondre aux interrogations d'un homme inexpérimenté en matière de toilette vestimentaire.

— Je ne sais vraiment pas quoi revêtir pour notre pèlerinage – se lamenta-t-il à Isolde.

— Tu as pourtant bien vu dans quelle tenue les pèlerins se présentaient à l'entrée du Mont Saint-Michel. Tu en as reçu des milliers. Prends modèle sur eux.

— C'est vrai que j'en ai vu beaucoup passer avec plus au moins le même viatique, mais là, c'est différent : nous allons à Compostelle. Les Jacquets revêtent une tenue qui leur est propre.

Effectivement, en plus du classique bourdon, de la besace et de la citrouille, le Jacquet se devait d'exhiber une croix de Saint-Jacques appliquée sur son surcot ou son chapeau conique. Le vêtement restait classique et pratique : une simple cotte plus ou moins longue selon la saison.

— Il ne faut pas oublier la coquille – fit remarquer Isolde.

— Oui, mais à notre retour seulement. À nous de la mériter. C’est elle qui prouvera que nous avons réellement vénéré les lieux saints. On ne peut pas mettre la charrue avant les bœufs.

Arnaud restait songeur. Sa vie avait basculé depuis qu’il avait déserté l’abbaye où il avait rêvé d’une vie de prières et de contemplation. Vivre dans un endroit corrompu et entaché de vices ne lui était plus supportable. Mais le plus grave rongait sa conscience. Il avait péché et gardait en son cœur un lourd secret qui dérangeait ses nuits. Quoi de mieux que Santiago de Compostelle pour expier ses crimes et demander miséricorde ? Le lieu saint attirait depuis plus de trois siècles des foules considérables de pèlerins depuis que les ossements de l’apôtre Jacques le Majeur avaient été authentifiés et vénérés par Theodomire, évêque d’*Iria Flavia*. Et puis rester à Avranches devenait trop dangereux. Certes le chemin était long et périlleux. Arnaud le savait, mais c’était le prix à payer pour son salut. La souffrance devait être à la hauteur de l’offense commise.

— Je suis mal à l’aise de t’imposer un tel sacrifice, Isolde. Tu n’as pas de crimes à te faire pardonner.

— Comprends-tu que nous avons été séparés plus de vingt ans, Arnaud ? Te sachant désormais libre, je ne pouvais pas te laisser aller seul au risque de te perdre à nouveau. Ma place est à tes côtés. Cela ne te ravit pas ?

— Mais si bien sûr. Tu ne peux pas savoir combien j’ai souffert sur ma couche de frocard à t’imaginer auprès de moi, à te serrer dans mes bras et à t’embrasser avec passion dans mes rêves.

— Toi aussi tu as envahi mes songes. Nous n’avons vécu tous deux qu’un seul jour de bonheur. N’est-il pas temps de le prolonger ?

La quarantaine passée, les deux amants ne paraissaient pas leur âge. Les bons traitements, l’excellente nourriture du monastère avaient maintenu Arnaud dans une belle condition physique. Isolde, par son mariage avec un riche marchand, vivait dans le confort et ne manquait de rien. Elle ne cessait d’attirer les regards des hommes de tous âges. Veuve depuis longtemps, elle avait hérité des biens de son époux et vivait grand train. Le pécule qu’Arnaud avait reçu à son départ du Mont, serait bien insuffisant pour assurer la subsistance de deux pèlerins pendant plus de quatre mois. C’est Isolde qui allait faire face aux dépenses à engager sur

le chemin. Une autre question perturbait Arnaud. Un sauf-conduit était indispensable pour échapper au délit alors réprimé de vagabondage ou de mendicité. Où allait-il demander sa lettre de créance pour sécuriser son long périple ?

— Je ne peux décemment pas en faire la demande à Guillaume - se désola-t-il.

— Après ce que tu as fait à notre évêque, j’imagine qu’il fera tout pour te mettre des bâtons dans les roues.

— Ou même engager un homme de main pour me faire payer ma forfaiture. Mais il sait aussi par l’abbé Turstin que si je venais à disparaître, leur propre vie à tous deux serait menacée.

— Mais sur qui comptes-tu pour te venger si tu venais à tomber dans leurs filets ?

— J’ai conclu un accord avec le maître d’œuvre qui travaille au Mont sur l’extension de la *Merveille*. Il a été dupé par l’abbé Turstin et il lui en veut beaucoup. Je sais que je peux compter sur lui.

— Très bien, mais je t’avoue que je ne pars pas tranquille. Nous ferions mieux de nous mettre en route dès que possible – conseilla Isolde.

— Oui, tu as raison. Ne nous attardons pas. De mon côté je suis prêt. Mais où allons-nous demander notre lettre de créance ? As-tu une idée ?

— Mon père était proche de l’évêque de Nantes, Etienne de la Bruyère. Son actuel successeur Robert doit s’en souvenir.

— J’ose espérer qu’il n’est pas au courant de ce qui s’est passé à Avranches.

— Tu sais, entre prélats bretons et normands on communique peu. Je pense que Nantes est la meilleure solution.

— Eh bien qu’il en soit ainsi !

Dès les premières lueurs du jour, le couple vérifia une dernière fois son équipement. La besace d’Isolde faisait bien le double de celle d’Arnaud qui s’en inquiéta. Il savait qu’il ne fallait emporter avec soi que le strict nécessaire, ce qui

était facile pour lui mais moins convainquant pour une femme d'une certaine qualité attachée à son apparence. Il réussit à la convaincre d'abandonner quelques effets et autres onguents de beauté contre une grimace vite effacée par un baiser langoureux. Isolde s'était fait livrer quatre paires de souliers à semelle doublée de cuir souple. Un luxe mais une sage précaution, connaissant l'état des chemins. Arnaud contesta cet achat, car il savait que les pèlerins les plus fervents s'en allaient nu-pieds et il avait l'intention de faire partie de ceux-là. Mais il lui était difficile d'imposer cette épreuve à sa dame de cœur. Les deux calebasses que les Jacquets dénommaient « citrouille » furent remplies d'eau fraîche et Arnaud compléta son bagage avec un sac de vivres contenant un gros pain rond, un morceau de rôti de porc, et un petit sac de noix. Il avait gardé sa dague de moine qu'il avait cachée sous son surcot, et sa large ceinture occultait une longue bourse qui contenait la moitié des pièces partagées par le couple par mesure de sécurité.

— Que Dieu vous protège mes chers parents ! s'écria Aliénor sur le pas de la porte de la maison de sa mère.

— Prie pour nous ma chérie – lui souffla Isolde en serrant sa fille dans ses bras – mais surtout ne dis pas à ton mari et encore moins à ton beau-père où nous sommes partis.

— Je garde le secret, Mère. Je vous le promets.

Arnaud avait pris connaissance de l'existence de sa fille alors qu'elle avait déjà dix-neuf ans. Ce fut un choc autant qu'un ravissement. Aliénor était le fruit de l'amour d'un jour, un don de Dieu pour l'homme de foi qui incarnait encore le personnage d'Arnaud. Mais elle avait épousé le riche fils de l'évêque corrompu d'Avranches, ce qui l'avait désolé. Pour autant, l'amour d'un père peut tout pardonner. Après tout, Aliénor paraissait comblée, n'était-ce pas là l'essentiel ?

Le soleil émergeait déjà de l'horizon cristallin, et les deux pèlerins, agitant la main en direction de leur fille, s'engagèrent dans une venelle encore obscure avant de franchir l'enceinte fortifiée d'Avranches par la porte sud, tenant fièrement leur bourdon à la main. Arnaud avait reçu le sien en cadeau de son confrère Enguerrand, le seul véritable ami qu'il ait pu se faire pendant ses trente ans de vie monacale. Il avait partagé avec lui sa passion des auteurs grecs de

l'antiquité et l'avait sauvé des griffes de l'abominable inquisition lancée par le pape Innocent III, un prélat qui ne méritait pas son nom pontifical. Ce bourdon serait une façon de faire route commune par la pensée avec son donateur. Le pommeau était admirablement sculpté et la pointe en fer en faisait une arme de choix pour se protéger des agresseurs et des chiens. Le ciel était dégagé et une belle journée s'annonçait en cette fin de juin embaumée par les foin fraîchement coupés. Arnaud était pour la première fois jeté sur les routes. Il avait lu au monastère une copie du fameux *Codex Calixtinus* offert au Mont par un moine de Cluny. Le cinquième et dernier livre qui le compose aurait été rédigé en 1140 par un religieux poitevin, Aimery Picaud sous le nom de *Liber Sancti Jacobi*, un précieux ouvrage destiné aux pèlerins se rendant à Compostelle. Y sont décrits les quatre chemins qui traversent villes et villages, les distances entre eux, les dangers, les monuments et centres spirituels, les hospices, les bons et mauvais fleuves mais aussi le caractère des peuplades rencontrées. Au niveau pratique, Arnaud appréciait que Picaud ait décrit l'étape journalière moyenne comme représentant une distance à parcourir d'environ sept lieues. On lui avait dit que Saint-James-Beuvron se trouvait à cinq lieues au sud d'Avranches. Ce serait la distance idéale pour se mettre en jambes.

Les nouveaux pèlerins arrivèrent en fin d'après midi aux portes du village fortifié où on leur indiqua une auberge réputée dans l'enceinte de la forteresse de Guillaume le Conquérant. Ils avaient déjà consommé leurs réserves en chemin et ne restait plus qu'un morceau de pain dans leur besace. Par chance, l'auberge disposait d'une grande chambre libre avec un vrai lit matelassé sur lequel Isolde se laissa choir de tout son poids, débarrassée de ses souliers fatigués. Arnaud, de même, apprécia le soulagement de rendre leur respiration à ses pieds fourbus. Cette longue première marche leur avait ouvert l'appétit et ils dévorèrent l'excellent brouet préparé par la femme de l'aubergiste. Ils n'attendirent pas que le soleil, en ce soir d'été, sombre tardivement dans l'horizon enflammé pour se mettre au lit. Celui-ci, par bonheur, était couvert de draps fins, spécialité d'où la petite ville tirait sa richesse. La chaleur de la nuit leur permit de coucher nus, et malgré la fatigue, le contact de leurs corps tièdes alluma vite leur désir. L'acte consommé, Arnaud bascula dans les bras de Morphée, laissant Isolde dans ses rêveries. Elle semblait agitée, remuant de tous côtés, et finit par réveiller son compagnon.

— Tu ne dors pas, m'amie ?

— Apparemment, toi non plus !

— C'est vrai. Tout est allé si vite depuis que tu m'as recueilli au pied du monastère. Et je me rends compte qu'on sait si peu de choses l'un de l'autre.

— Oui, nous avons d'autres priorités, mais il n'est jamais trop tard pour faire connaissance.

— Moi, tu sais, ma vie est simple. Je suis né à Genêts d'une famille de bourgs tranquilles. Mon père était notaire et il est décédé l'an dernier. Ma mère est encore de ce monde et peut subvenir à ses besoins. Sa famille est aisée. Mes trois frères, quant à eux, sont commerçants et se portent bien, tous mariés avec des enfants. Le reste tu le connais : j'ai passé trente ans sous les ordres bénédictins. Dieu soit loué, tu as embaumé ma vie de moine.

— Pour moi, c'est un peu plus compliqué. Je suis née dans la Bretagne profonde, dans la forteresse de Châteaulin en 1197.

— Mais alors, tu es de noble naissance !

— Oui et non. Je suis en fait une bâtarde. Mon père était vicomte du Faou.

— Alors si je comprends bien, cette médaille que tu portes toujours à ton cou représente les armes de la vicomté.

— Oui, d'azur au léopard d'or. Je les porte avec fierté.

— Mais tu me dis que tu es une bâtarde. Je ne comprends pas.

— Mon père Morvan II a épousé Sybille, la sœur du vicomte du Léon, Hervé II, dont il a eu deux fils. Mais il eut aussi une concubine du nom d'Agnès, qui paraît-il, était d'une grande beauté.

— Telle mère, telle fille ! – ne put s'empêcher de clamer le charmeur.

— Je n'ai jamais connu ma mère. Elle est morte en couches. J'avais quinze ans quand mon père est parti pour la cinquième croisade avec son voisin et ami Hervé.

— Et qui s'occupait de toi ?